

La réparation ou le drame de l'intimidation

Aurélien Boivin

Number 167, Fall 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67721ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boivin, A. (2012). Review of [*La réparation ou le drame de l'intimidation*]. *Québec français*, (167), 75–77.

La réparation ou le drame de l'intimidation

PAR AURÉLIEN BOIVIN*

Publié en avril 2011, *La réparation*¹ est le premier roman de Katia Gagnon, alors directrice des informations générales au journal *La Presse*, après y avoir occupé le poste d'éditorialiste, puis de reporter spécialisé dans les sujets sociaux. L'œuvre, qui, au moment de sa parution, a joui d'un retentissant succès auprès du lectorat et des critiques, a été rééditée un an plus tard, chez le même éditeur, dans la collection « Boréal compact ».

De quoi s'agit-il ?

Roman éminemment d'actualité, *La réparation* exploite deux thèmes majeurs de la société contemporaine : l'intimidation à l'école et la maltraitance des enfants. Deux histoires, au dénouement inattendu, alimentent l'intrigue et s'entremêlent. Dans la première, Marie Dumais, journaliste au quotidien montréalais *La Nouvelle*, est mandatée par son patron pour entreprendre une enquête sur le suicide d'une élève de troisième secondaire d'une école privée, le collège Notre-Dame-des-Sept-Douleurs de Rivière-aux-Trembles, en banlieue de Montréal. Sarah Michaud y aurait vécu, pendant près de trois ans, un véritable calvaire. C'est ce que lui apprendront les témoignages que la journaliste, en quête de vérité, a recueillis auprès des parents et de divers intervenants du milieu scolaire, après qu'elle eut réussi à se mêler, pendant une semaine, à la vie du collège que fréquentait la jeune victime, à peine âgée de quinze ans. Mal accueillie en tant que boursière, la jeune Sarah, dès la première secondaire, quand un groupe d'élèves issus d'un milieu bourgeois eut tôt fait de découvrir qu'elle provenait d'un petit village des environs, ne parvient pas à se faire accepter, en dépit de son exceptionnel talent en mathématiques. Elle subit l'intimidation de la bande de Florence Dugré, la fille d'un influent avocat de la petite ville, jalouse de son succès. Alors que tous les intervenants croyaient qu'elle avait réussi, depuis trois mois, à passer à peu près inaperçue, elle est l'objet d'un coup monté, à l'occasion d'un party, auquel elle a été la première surprise d'être invitée.

Quelques jours plus tard, toute honteuse des événements auxquels elle a été mêlée contre sa volonté, elle se jette dans la rivière près de chez elle, non sans avoir fait parvenir son journal intime par la poste à sa professeure préférée du primaire, qui l'avait prise sous son aile. Les articles que publie la journaliste ont un retentissant succès auprès des lecteurs, sans toutefois conduire à la punition des coupables d'une telle tragédie.

Parallèlement à cette première intrigue, Katia Gagnon a intercalé une deuxième histoire, que l'on croit au début un pur hors-d'œuvre, celle de Marie-Lune Provencher, âgée de cinq ans, que sa mère, une psychotique aux prises avec de sérieux problèmes de santé mentale et « en plein délire religieux » (p. 43), se croyant « l'envoyée de Dieu » (p. 79), a gardé enfermée, pendant cinq ans, dans un logement insalubre, bloquant ainsi son évolution, sous prétexte qu'elle devait « à tout prix [la] préserver du monde extérieur et de la souillure de la parole humaine » (p. 43). Retrouvée dans un sombre réduit (p. 53), la fillette, tenue au silence depuis sa naissance, est prise en charge par les services sociaux et, après une année complète d'internement dans un centre spécialisé, est confiée à une famille d'accueil, alors que la mère est

internée. Ainsi, elle est sauvée juste à temps et ne semble pas avoir conservé de séquelles ainsi que nous l'apprend la fin inattendue de l'intrigue, où le destin de Marie-Lune Provencher est lié à celui de Marie Dumais.

Le titre

Il est judicieusement trouvé car, si la journaliste entend découvrir la vérité et apporter une réponse au tragique suicide d'une adolescente qui termine son journal intime par trois courtes phrases « d'une intolérable tristesse » : « Je suis laide. Personne ne m'aime. À quoi bon continuer » (p. 171), elle veut également contribuer à réparer les cœurs brisés par de tels drames. « Compréhension et compassion [...] sont essentielles à toute forme de réparation² », affirme avec à-propos Chantal Guy. Comme le précise la quatrième de couverture de la réédition, « *La réparation* est un hommage à ceux qui survivent et à ceux qui leur permettent de le faire ».

La structure

La réparation, qui raconte non sans une grande habileté deux histoires en parallèle, est divisée en trois parties, d'une rigoureuse structure. Les première et troisième parties, que l'on peut associer à l'introduction et à la conclusion d'une dissertation ou d'une composition, comptent une cinquantaine de pages chacune. La deuxième, qui correspond au développement, soit l'enquête de Marie Dumais et les traitements de Marie-Lune Provencher, fait un peu plus que le nombre de pages des deux autres réunions. Les titres de chacune de ces parties sont bien choisis et s'appliquent parfaitement à l'une et l'autre histoire. « L'affectation » correspond à la fois au mandat que reçoit la journaliste et à celui de l'équipe des services sociaux, chargée de secourir la fillette arrachée à sa mère, qui se révèle tout à fait incapable d'assurer son développement. La deuxième partie, « Carnets de notes », fait référence aux témoignages que recueille la journaliste, qui note tout soigneusement dans un carnet, et aux divers rapports que produisent les spécialistes des services sociaux, psychiatre, psychologue,



travailleuse sociale, éducatrice spécialisée. Le titre de la troisième partie, « L'exécution », traduit le geste fatal et tragique que pose Sarah Michaud, exécutée en quelque sorte sur la place publique, après avoir décidé de participer à ce party fatidique, et la mission réussie des divers intervenants et de la famille d'accueil pour « sauver » la jeune Marie-Lune. Il faut encore ajouter que les articles publiés dans *La Nouvelle* ont profondément perturbé la psychiatrisée Jeanne Provencher, la mère de Marie-Lune (qui s'appelle Marie Dumais depuis son adoption), qui croit que la journaliste s'adressait directement à elle, d'où sa décision de se suicider en se taillant les veines.

Les lieux et la durée (le temps)

La première intrigue, celle de l'enquête que mène Marie Dumais, semblait, de prime abord, se dérouler en 2005, si on se fie au calendrier universel, car le party auquel est invitée la jeune Sarah a lieu le samedi 7 mai. C'est le vendredi suivant, 13 mai, qu'elle décide de mettre fin à ses jours, alors qu'elle s'avance lentement dans les eaux glacées de la rivière Rouge, qui baigne l'extrême est de son village, Saint-Mathieu, situé à une trentaine de kilomètres de Rivière-aux-Trembles et du collège Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, qu'elle fréquente depuis un peu moins de trois ans, grâce à une bourse que sa professeure préférée du primaire lui a permis d'obtenir, en raison de son talent en mathématiques. Mais la date de 2005 ne tient pas, si on refait la chronologie des événements. Marie-Lune, on le sait dès le départ, est âgée de cinq ans en mars 1980, quand elle est retrouvée dans un logement miteux où sa mère la gardait comme une véritable prisonnière, sans qu'elle voie dehors. Elle est donc née en 1975. Elle a vingt-deux ans en 1997, alors que, stagiaire à *La Nouvelle*, elle couvre, entre autres événements, l'inauguration à Québec de la Promenade des premiers ministres par Lucien Bouchard, le 29 mai 1997, et la visite qu'elle rend, le 12 juillet suivant, à une vieille dame, dont le taudis qu'elle habitait dans la région des Laurentides est menacé de démolition. Cet article, qui avait fait grand bruit, semble avoir mis un terme à son stage. Fier de ce reportage qui comportait un « mélange d'exploitation, de corruption municipale, de solitude et de vieillesse », son gros patron-à-barbichette

l'avait engagée comme journaliste (p. 21). Ce stage, elle l'avait effectué il y a treize ans, ce qui nous ramène en 2010, soit l'année de l'écriture du roman. Voilà qui peut faire taire ceux qui croyaient qu'elle s'était inspirée de la mort tragique de Marjorie Raymond, survenue le 28 novembre 2011, donc bien après la publication du roman, au mois de mars précédent.

Les lieux sont parfaitement identifiés. Le collège privé que fréquente Sarah est situé à Rivière-aux-Trembles, qui pourrait bien être Pointe-aux-Trembles. La jeune victime est originaire de Saint-Mathieu, village situé à une trentaine de kilomètres du collège, « qui n'avait de village que le nom », « [u]n simple accident sur une carte géographique » et où « toute la laideur du monde s'était donné rendez-vous » (p. 48). L'autre histoire se déroule essentiellement à Montréal, d'abord dans l'appartement de Jeanne Provencher, au 3199, Sainte-Catherine Est, ensuite au poste de police n° 23 et à l'unité L'Envol de l'Hôpital Rivière-des-Prairies. Marie-Lune est finalement adoptée en avril 1981 par une famille de Montréal, dont la mère est infirmière dans un hôpital pour enfants et le père, propriétaire d'un atelier de reliure.

Les personnages

Marie Dumais. Elle est journaliste, depuis treize ans, au quotidien *La Nouvelle* de Montréal. Après avoir été affectée aux faits divers (p. 22), puis à la politique à Québec pendant trois ans (p. 23), elle est revenue dans la métropole, depuis cinq ans, où elle occupe le poste de reporter aux affaires sociales, couvrant « le *beat* de la misère humaine », aime-t-elle dire en plaisantant (p. 26). « Au cours de ces années, elle était allée en reportage dans des hôpitaux psychiatriques. Des écoles à problèmes. Une prison pour femmes. Des centres de réhabilitation pour adolescents criminels. Elle avait passé un mois dans un refuge pour itinérants. Pendant des semaines, sur le web, elle avait relaté la descente aux enfers d'un jeune toxicomane » (*ibid.*). Elle accepte sur-le-champ la mission que lui confie son patron : passer une semaine à l'école que fréquentait Sarah Michaud pour découvrir ce qui l'a poussée au suicide, elle qui aurait été victime de harcèlement et d'intimidation de la part d'un groupe d'élèves. Organisée, elle suit un

plan bien précis : d'abord, obtenir la permission de circuler librement dans l'institution en convaincant les membres dirigeants du conseil d'établissement du bien-fondé de sa mission, puis les parents de la victime. Elle se heurte à l'incompréhension de la directrice du collège, à l'insouciance des élèves, mais obtient la confiance de Monique Dupuis, l'institutrice au primaire qui a découvert le talent de Sarah, puis la sympathie des professeurs de mathématiques et d'anglais. Elle découvre, peut-être un peu trop facilement, ce qu'elle appelle le chaînon manquant pour lui permettre de rédiger des articles percutants pour les lecteurs de *La Nouvelle*, soit le journal intime que la victime, peu avant son suicide, a adressé par la poste à l'institutrice Dupuis. C'est à la lecture de ces pages qu'elle découvre ce qui s'est passé le soir du party du 7 mai, ce qui a poussé l'adolescente au suicide. C'est aussi les six premières années de sa vie combien difficile qu'elle raconte, elle qui a été victime, alors qu'elle s'appelait Marie-Lune Provencher, des agissements d'une mère psychotique qui lui a fait subir de mauvais traitements, la menaçant ainsi de psychose infantile et de déficience intellectuelle. Retirée de la garde de sa mère, elle est confiée à une famille d'accueil et s'en sort sans trop de séquelles, grâce à une équipe d'intervenants des services sociaux et à une vraie famille au sein de laquelle elle peut se réaliser pleinement.

Sarah Michaud. Élève de troisième secondaire du collège Notre-Dame-des-Sept-Douleurs de Rivière-aux-Trembles, qu'elle fréquente depuis un peu moins de trois ans, elle est victime d'intimidation de la part d'un groupe d'élèves, tous issus du milieu bourgeois de la petite ville, que l'on dit « assez snob » (p. 76). Parce qu'elle avait un talent exceptionnel pour les mathématiques, elle a pu obtenir une bourse pour s'inscrire dans cette école privée. À cinq ans, elle « connaissait instinctivement le principe des unités, des dizaines et des centaines. Elle était capable de faire des opérations de mathématiques. Additions, soustractions. Elle savait faire des multiplications et des divisions simples. Elle comprenait le principe de la racine carrée [...] elle était au niveau 5^e année en mathématiques » (p. 74). C'est ce talent, ce génie même, qui a suscité la jalousie de certains élèves, réunis dans la bande de Florence Dugré. Le

collège « était divisé en castes précises et quasi insurmontables » (p. 102), celle de cette jeune chef regroupait « [t]ous des fils et des filles de notables aisés qui habitaient le centre historique de la petite ville » (p. 102), alors que, dans cette caste, « le rang de Sarah Michaud avait été clair. Tout en bas » (p. 103). Si elle se donne la mort, bien que, depuis trois mois, le harcèlement dont elle est victime ait cessé, c'est qu'elle a été forcée de poser un geste avec un adolescent, ce qui provoque chez elle un profond dégoût et un sentiment de honte impossible à supporter.

Florence Dugré. Elle aussi élève de troisième secondaire de la même école privée, elle dirige le réseau de harceleurs, telle une véritable reine (p. 103), « une souveraine régnant sur sa cour (p. 115). Elle « avait grandi dans un cocon de soie. Elle n'avait fréquenté que des écoles privées. Jolie, vêtue à la dernière mode, issue d'une famille riche, elle avait toujours été populaire, entourée d'amis et d'admirateurs qui bavaient à l'idée de faire partie de son cercle » (p. 129). C'est par jalousie qu'elle a mené cette action, comme elle l'avoue à la journaliste, qui a sollicité une rencontre avec elle, en compagnie de son père, un avocat influent, car elle ne réussit pas bien à l'école, ce qui hypothèque déjà d'éventuelles études en droit.

Les intervenants scolaires. Dans son enquête, Marie Dumais rencontre les principaux intervenants du milieu scolaire, dont les membres du conseil d'établissement : Monique Dupuis, professeure depuis trente ans au primaire, qui a découvert le talent de Sarah en mathématiques et qui remettra à la journaliste le journal intime que la jeune victime lui a fait parvenir par la poste, peu avant son suicide ; la directrice de l'école, Michèle Granger, qui ne coopère guère, tentant plutôt de défendre le plan mis de l'avant par son institution pour contrer l'intimidation ; quelques professeurs, dont celui de mathématiques, désigné par la direction comme le tuteur de Sarah, pendant toutes ses études secondaires, et le professeur d'anglais, un Asiatique, lui-même victime d'ostracisme alors qu'il était étudiant. La journaliste rencontre aussi quelques élèves, outre Florence, dont des membres du « club des rejets », connu aussi sous le nom de la « gang de l'escalier », du nom du lieu où ils se rencontrent, tous victimes, eux aussi, d'in-

timidation, mais à une moindre échelle que la jeune Sarah.

Les intervenants des services sociaux. Ils ont pour mission de « sauver » la petite Marie-Lune Provencher. Ce groupe de travail d'un grand professionnalisme comprend un psychiatre, un psychologue, une travailleuse sociale et une éducatrice spécialisée, Maryse Gendron, qui a pris soin de la fillette pendant son internement à l'unité L'Envol de l'Hôpital Rivière-des-Prairies et qui lui a permis de progresser dans son apprentissage, que l'on croyait compromis à jamais. Il y a aussi les membres de la famille d'accueil, dont Catherine, une jeune fille de quinze ans, qui prend soin de celle qui deviendra sa demi-sœur et qui, plus tard, la convaincra de consulter un psychiatre pour tenter de combattre un stress post-traumatique (p. 187).

Les thèmes

L'intimidation. C'est évidemment le thème central de *La réparation*, thème sur lequel l'auteure a voulu attirer l'attention et dont l'élément déclencheur a été la fugue et la disparition du jeune Almatois David Fortin, le 10 février 2009, victime lui aussi de harcèlement à l'école. Elle l'avoue d'ailleurs à Chantal Guy, lors d'une entrevue : « J'ai imaginé un cas semblable pour le roman [...] un mélange de plusieurs cas, parce que je ne crois pas que j'aurais eu l'imagination pour les inventer ». La romancière considère le problème de l'intimidation comme un véritable fléau contre lequel les autorités scolaires sont démunies, car, avoue-t-elle, « c'est une question qui concerne les jeunes eux-mêmes³ ».

La malveillance. À l'égard des enfants en milieu défavorisé, elle entraîne souvent chez les victimes des traumatismes psychiques et psychologiques parfois permanents. Il y a aussi la malveillance des jeunes, comme Florence Dugré, qui sèment la terreur autour d'eux parce qu'ils sont en mal de pouvoir et de reconnaissance.

La résilience. Marie-Lune Provencher parvient à se sortir de la situation trouble dans laquelle sa mère l'a confinée, en faisant confiance à des intervenants des services sociaux ou à des personnes qui sont mises sur sa route.

La compassion. Tant la journaliste Marie Dumais que des intervenants scolaires et des services sociaux, telle Maryse Gendron, en

particulier, manifestent beaucoup de compassion à l'égard de Sarah Michaud et de Marie-Lune Surprenant. Si cette dernière parvient à échapper à la garde de sa mère, qui l'avait condamnée à une vie ratée, et à fonctionner presque normalement, sans trop de séquelles, elle le doit à ceux et celles qui l'ont aidée à se réaliser, sans rien négliger, pour qu'elle puisse connaître le bonheur.

Le sens du roman

Avec *La réparation*, Katia Gagnon, déjà familière avec les problèmes que connaît la société moderne pour s'y être arrêtée à de multiples occasions, a voulu d'abord dénoncer l'intimidation dont sont victimes certains élèves à l'école sans que, souvent, les autorités puissent réagir ou le fassent trop tard, quand l'irréparable s'est déjà produit. Il est vrai que ce fléau, comme l'écrit Chantal Guy, est des plus complexes, d'une subtilité perverse, et difficile à contrer dans la société-du-chacun-pour-soi que nous connaissons, où la détresse des victimes est souvent invisible. La romancière pose un regard troublant sur les mesures mises en place pour enrayer ce phénomène. Mais l'espoir est permis, comme le montre la compassion dont font preuve certains intervenants à l'égard des démunis. Comme l'écrit Marie-Michèle Parent, *La réparation* se veut « une célébration de ces êtres qui, grâce aux contacts humains, parviennent à supplanter leur douleur et à survivre tout simplement⁴ », comme le fait Marie Dumais. Selon Didier Fessou, « ce roman célèbre tout ce que peut apporter un regard, une main tendue, l'amour et la compassion d'inconnus que la vie place sur notre chemin⁵ ». Voilà certes un roman bien écrit, bien structuré, d'une troublante actualité, qui devrait circuler dans toutes les écoles du Québec et d'ailleurs, car personne ne peut rester insensible à de tels drames. □

* Professeur de littérature québécoise, Université Laval

Notes

- 1 [Montréal], Boréal, [2012], 207[1] p. (« Boréal compact », n° 232). [Première édition, 2011].
- 2 Chantal Guy, « Déconstruire le mal », dans *La Presse*, 19 avril 2011, p. 5.
- 3 *Loc. cit.*
- 4 Marie-Michèle Parent, « Katia Gagnon. *La réparation* », dans *Québec français*, n° 163 (automne 2011), p. 11-12.
- 5 Didier Fessou, « L'intimidation à l'école », dans *Le Soleil*, 24 avril 2011, p. 31.